



Cette création est mise à disposition selon le Contrat Paternité-NonCommercial-NoDerivs 2.0 France disponible en ligne <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/> ou par courrier postal à Creative Commons, 559 Nathan Abbott Way, Stanford, California 94305, USA.

Pour télécharger gratuitement d'autres récits et nouvelles, rendez-vous en ligne à l'adresse www.abrisdeglace.com

La Passion de frère Buil

Tolède, 1492.

Une pièce nue, humide, sans fenêtre. Dans un coin, une paille. Et sur cette paille, la barre d'ombre d'une forme humaine allongée.

L'homme ne dort pas. Ses yeux sans paupières sont grand ouverts dans l'obscurité, tournés vers le judas de la porte à peine visible.

De l'autre côté de la porte, il y a ce couloir que l'homme a si souvent parcouru, soutenu de part et d'autre par des hommes masqués qui le bâillonnent à chaque fois qu'un appel retentit derrière l'une des portes borgnes. Pendant qu'une main lui écrase la bouche, une autre le saisit à la nuque et l'empêche de tourner la tête dans la direction du cri.

Lorsqu'il a pour la première fois parcouru ce couloir, l'homme était aveuglé par une cagoule. Et avant de le jeter dans sa cellule, on lui a fait gravir tant de marches et descendre tant d'escaliers et traverser tant de couloirs qu'il en a perdu le compte. Aussi ignore-t-il que ce couloir est en fait un tunnel et que ces trois dernières années, il les a vécues sous terre.

De même, il ignore qu'en perçant le plafond à la verticale de sa paille et en creusant une cheminée d'une hauteur de dix mètres, il trouverait asile dans la chapelle du palais de l'Inquisition.

Si malgré l'absence de tout repère il parvenait à creuser une galerie parfaitement verticale vers cette chapelle, s'il parvenait à franchir les deux cellules semblables

à la sienne qui l'en séparent, s'il parvenait enfin à percer la dalle de pierre brute qui en pave le chœur et l'abside, il déboucherait derrière l'autel, juste sous la neuvième station du chemin de croix.

Y est représenté Pierre alors qu'il vient de renier le Christ pour la troisième fois.

L'apôtre cache son visage dans ses mains, ses épaules sont voûtées comme sous le poids d'une grande lassitude à l'approche du sommeil.

Mais il ne dort pas.

Il se souvient que la nuit précédente, à Gethsémani, il a dormi pendant que le Nazôréen veillait. Il se souvient des paroles de Jésus et derrière ses mains fermées ses yeux grand ouverts voient un coq perché non loin de là, et qui domine la foule de ses accusateurs.

Le coq ne regarde pas Pierre. Sa tête est dressée vers le ciel, et son jabot gonflé de telle façon que son chant doit s'entendre à des centaines de mètres alentour.

Certainement, il doit résonner dans toute la ville endormie, le long des ruelles désertes et jusque sous les voûtes de la cathédrale de Tolède où un moine agenouillé est abîmé dans la prière.

Mais frère Buil est sourd à tout hormis la parole de Dieu. Depuis des heures, il supplie Dieu de faire entendre Sa volonté.

Mais Dieu demeure muet et la nuit tombe.

Frère Buil est seul.

Ce sont les dignitaires de la péripatétique cour qui sont partis les premiers, faisant escorte à Ferdinand et à Isabelle la Catholique venus se recueillir avant l'autodafé du lendemain.

Puis la foule des citadins et des rouliers s'est dispersée pendant que frère Buil recevait des mains de Torquemada le calice et les huiles.

Quand frère Buil, ayant refermé le tabernacle, se retourne vers la nef, une dernière vieille femme s'éloigne le long du narthex. Une porte grince sur ses gonds, se tait.

Frère Buil est seul.

Maintenant que la cathédrale est déserte, il y fait froid. De part et d'autre du chœur, les piliers latéraux luisent d'un éclat huileux.

Les derniers rayons du soleil couchant ternis par le bleu plombé de l'ogive du vitrail absidial éclairent pour un temps la douzième station du chemin de croix richement orné qui cercle la cathédrale.

Les deux larrons, à l'arrière-plan, apparaissent à peine. Au centre, un légionnaire romain a piqué une éponge imbibée de vinaigre au bout de sa lance et la

tend vers le Christ supplicié.

Mais celui-ci ne la voit pas.

Il a rejeté sa tête vers le ciel et dans ses yeux révulsés passe un grand cri :
Eli ! Eli ! Lema sabachtani ?

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », murmure frère Buil.
Il regarde l'obscurité se faire sur le Golgotha à mesure que la nuit s'étend
sur Tolède.

Sur le Golgotha s'appesantit une épaisse nuée. Dans ce clair-obscur ambigu,
la colline ressemble vraiment à un crâne. Les trois croix se confondent avec
le ciel, seul luit faiblement le ventre blanc et nu du Christ percé d'un trou
d'ombre.

Quand soudain il fait noir, frère Buil tressaille. Devant lui, il n'y a plus rien
qu'un rectangle obscur.

Les ténèbres ont envahi la cathédrale de Tolède où il reste seul. Il fait froid
sous les voûtes de pierre.

Frère Buil ne part pas encore.

Il se dirige vers un pilier reculé du chœur, repousse un prie-Dieu tendu de
velours, s'agenouille à même la dalle humide. Le froid transperce sa robe de
bure et le cloue au sol.

Frère Buil ferme les yeux.

Une sueur glacée ruisselle de tout son corps. Ses entrailles se nouent. Quand il
veut lever les bras en croix, ses muscles refusent de lui obéir. Ses articulations
lui font mal.

La respiration de frère Buil résonne sous les voûtes muettes. Bientôt, on
dirait un râle.

Un flegme épais embarrasse la gorge de frère Buil. Son souffle se fait sifflant,
il respire difficilement. Il tousse mais cela reste sans effet : ce qui l'étouffe, il
ne peut ni l'avalier ni le recracher.

Qu'il est pénible de respirer, soudain ! Quelle souffrance dans tout son corps !
Mon Dieu, qu'il est pénible de respirer !

Un filet de sang suinte le long du nez de frère Buil. Quelque chose poisse
ses paupières et les colle.

Dieu ! Que ses yeux lui font mal ! Une lame de froid les transperce, un feu
glacé les brûle.

Pourquoi le noir ne se fait-il pas quand frère Buil ferme les yeux ? Pourquoi
ne se fait-il pas quand il les rouvre ? Pourquoi, s'il les tient fermés, le sourire
glacé de Torquemada ne s'efface-t-il pas ?

C'est comme si on l'avait gravé au fer rouge sur sa rétine : quoi que fasse

frère Buil, si fort qu'il supplie Dieu de lui venir en aide, ce sourire glacé ne s'efface pas.

Les lèvres presque inexistantes de Torquemada remuent silencieusement derrière ce sourire. Aucun son ne sort de sa bouche.

Pourtant, il semble à frère Buil que les paroles du Grand Inquisiteur croassent sans relâche sous les voûtes de pierre. C'est comme un écho sinistre à ses prières sans réponse.

Sans cesser de remuer les lèvres, Torquemada sourit à frère Buil. Sans cesser de le regarder, il s'éloigne à la suite des souverains et disparaît dans la foule.

Il le regarde encore alors que gémit la serrure du tabernacle.

Dieu ! Que ce sourire est glacé !

Frère Buil frissonne. Il ouvre les yeux.

Quelle solitude !

Aucun mendiant ne viendra-t-il cette nuit chercher refuge dans la cathédrale ?

Ne viendra-t-il personne pour gémir en se retournant dans son sommeil ?

Le fracas d'un banc renversé, les jurons d'un ivrogne ne viendront-ils donc jamais rompre le silence ?

Il fait si froid, c'en est presque insupportable. Pourquoi fait-il donc si sombre ?

Une nuit sans défaut s'étend sur Tolède comme sous les voûtes de la cathédrale où le froid et l'humidité pétrifient peu à peu frère Buil.

Dans l'obscurité, frère Buil voit partout le visage froid du Grand Inquisiteur.

Que le sourire de Torquemada paraît glacé ! C'est un sourire presque inhumain.

Quels mots prononcent ses lèvres si minces ?

Ne cesseront-elles pas de remuer ? Frère Buil en a la gorge nouée, tant il voudrait qu'elles se taisent enfin.

Il murmure :

« Mon Dieu, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ! »

Seul répond le silence.

Au sifflement de la respiration de frère Buil fait écho le frou-frou de plus en plus faible des robes des courtisans qui s'éloignent.

Ayant purifié leur âme avant l'autodafé du lendemain, Ferdinand et Isabelle s'en vont sans un regard en arrière. Ils sortent de la cathédrale, la foule les imite.

Ayant remis le calice et les huiles à frère Buil, Torquemada le regarde longuement. Un sourire plein de compassion déchire ses lèvres quand il se

met à parler.

Mon Dieu, que ce sourire est glacé ! Ou'il fait froid soudain dans la cathédrale déserte !

Pendant que frère Buil essuie le calice puis le dépose à côté des huiles dans le tabernacle, un dernier bruit de pas résonne et se cogne contre les piliers de la nef.

Quand il se retourne, la porte finit de grincer sur ses gonds.

Frère Buil est seul.

Le sang a déserté ses membres insensibles. Sa robe de bure est alourdie par le poids d'une sueur glacée. Que ses plis sont pesants ! On les croirait de pierre.

Une grande fatigue accable frère Buil. Sa tête pend sans force sur sa poitrine.

Mais il ne dort pas.

Devant ses yeux fermés remuent sans cesse les lèvres de Torquemada comme une plaie qui n'en finit pas de se refermer.

Frère Buil laisse tomber sa tête dans ses mains. Que sa tête, que ses paupières sont lourdes !

Frère Buil est si las soudain que le froid ne le fait plus souffrir.

Frère Buil tremble de tous ses membres, il grince des dents, une humeur glacée s'épanche dans les commissures de ses paupières qui parfois déborde et goutte le long de ses joues.

Une profonde insensibilité le gagne.

Frère Buil ne ressent plus rien. Ne demeure qu'une grande fatigue.

Bientôt, un voile tombe devant ses yeux. Ses paupières semblent de plomb.

Frère Buil dodeline du chef.

Il sursaute, redresse la tête. Mais de nouveau sa nuque ploie. Il se sent si faible, si faible...

Ses yeux se ferment malgré lui.

Il sombre dans un demi-sommeil peuplé de chuchotements. De temps en temps, il se redresse en sursaut, écarquille les yeux dans l'obscurité, se contraint à la prière.

Mais bientôt tout s'indiscerne à nouveau.

Frère Buil jette des regards égarés dans la nuit. Où est-il ? Pourquoi fait-il si sombre ?

Puis il se laisse aller de nouveau.

Quelle est cette immense lassitude ? Quelle est cette inquiétude qui toujours et encore vient le tirer du néant ?

Comme le sommeil paraît désirable ! Pourquoi lutter contre lui ? Il ferait si bon dormir...

Frère Buil s'éveille, s'assoupit, s'éveille.

Soudain, voilà qu'un homme s'avance le long de la travée centrale.

Ce n'est qu'une ombre, tout entière plongée dans les ténèbres.

L'homme s'arrête à quelque distance de frère Buil. Il dit :

« Mon âme est triste à en mourir. Demeure ici et veille. »

Puis il s'éloigne.

Parvenu devant l'autel, il se laisse tomber sur ses genoux. Il tend ses bras en croix vers les voûtes invisibles et se met à prier silencieusement.

Enfin, il murmure :

« Abba ! Tout T'est possible : éloigne de moi cette coupe ! »

Puis, comme rien ne vient rompre le silence, il se lève. De nouveau, il s'approche de frère Buil.

« Tu dors ? Tu n'as pas eu la force de veiller une heure ? Veille et prie pour ne pas entrer en tentation : l'esprit est ardent mais la chair est faible. »

Puis il laisse frère Buil seul et retourne s'agenouiller devant l'autel.

Il reste longtemps immobile.

Avant de se relever, il murmure encore :

« Si cette coupe ne peut passer sans que je la boive, que Ta volonté soit faite. »

Il touche l'épaule de frère Buil.

Frère Buil s'éveille.

« Désormais tu peux dormir et te reposer. Car c'en est fait. L'heure est venue. »

Un premier rayon de soleil filtre à travers les vitraux et éclaire le visage de l'homme. Celui-ci pleure des larmes de sang.

Son visage paraît familier à frère Buil. Pourtant, il ne parvient pas à le reconnaître.

« Lève-toi ! Allons ! Voici que celui qui me livre est tout proche. »

L'homme s'éloigne le long des bancs vides.

Frère Buil se lève docilement et le suit.

Il le suit jusque sur le parvis de la cathédrale.

Quelque part, un coq chante et son chant se répercute le long des ruelles.

Le jour se lève.

Une brise tiède soulève un essaim de poussière dans le soleil. Elle flotte un moment dans la lumière rasante avant de retomber.

Vers l'est, une dernière rougeur nimbe les toits. Les façades se tournant vers

le soleil semblent de terre cuite.
 De nouveau, le chant d'un coq.
 Malgré la tiédeur du petit jour, frère Buil se sent tout engourdi. Il inspire profondément pour chasser sa torpeur.
 Face à lui, un porche s'embrase.
 Déjà, l'homme a traversé la place et s'engage sous une arcade.
 Frère Buil le suit.
 Il presse le pas pour le rejoindre.
 Une prostituée aux yeux cernés les regarde passer.
 Dans une cour, un chien aboie. Puis deux, puis trois. Bientôt, tout le quartier retentit du cri des dogues.
 On entend des éclats de voix.
 Non loin, un nourrisson pleure. Puis une femme se met à chanter. On entend le claquement paisible du linge pendu aux fenêtres.
 Frère Buil marche toujours.
 Il se sent léger, un peu ivre.
 Devant lui, l'homme s'engage dans une ruelle plus étroite.
 Il le suit.
 Il se hâte pour ne pas le perdre de vue. Mais, qu'il presse le pas ou qu'il s'attarde à chercher le soleil dans le ciel, la distance entre eux reste la même.
 Sous les porches et au pied des murs, les ombres ont raccourci.
 Il semble à frère Buil qu'il marche depuis très longtemps. Il a les jambes lourdes mais sa foulée demeure aisée.
 Comme il passe devant un soupirail, un souffle chaud caresse ses chevilles.
 Une odeur de pain et d'anchois flotte dans l'air frais.
 Devant frère Buil, l'homme marche toujours.
 Il tourne et tourne encore, toujours suivi par frère Buil.
 Désormais, les ruelles sont si étroites que le soleil presque à son zénith n'y pénètre plus.
 Le linge est tendu tout là-haut, à hauteur de soupente : il jette dans le ciel blanc des claquements de fouet bariolés.
 Plus bas, une éternelle fraîcheur baigne l'air immobile.
 Frère Buil est fatigué. Son pas se fait moins vif. Il a un peu froid.
 Quelques vieilles femmes couvertes de châles ont tiré une chaise sur le pas de leur porte et mâchonnent longuement leurs joues. Leurs lèvres remuent sans produire un son, sauf parfois un clappement mouillé.
 A leur hauteur, frère Buil doit avancer de profil tant les ruelles sont étroites.

Elles le regardent passer sans tourner la tête pour le suivre des yeux.
 Un peu plus loin, c'est une fillette bras et jambes nus qui le regarde passer avec indifférence.
 Puis, comme avançant toujours il laisse son regard s'égarer dans la pénombre des maisons et des ateliers, il croise le regard morne d'un sabotier accoudé à son établi.
 Ses yeux sont ternes, seul luit l'acier de la gouge qu'il passe distraitement sur l'ébauchoir.
 Il regarde frère Buil passer.
 Frère Buil se détourne. Il se force à marcher plus vite.
 Devant lui, l'homme avance toujours. Son pas régulier est à peine audible.
 Frère Buil croit entendre une rumeur au loin.
 Tantôt elle s'enfle, tantôt elle s'amenuise, selon le tracé capricieux des ruelles.
 Peu à peu, pourtant, elle se précise.
 Bientôt, elle gronde sans discontinuer.
 Frère Buil débouche soudain dans la fournaise d'une grande place où se masse une foule hurlante.
 Il a rejoint l'homme qui s'est retourné pour l'attendre.
 L'homme le regarde approcher.
 Son visage paraît familier à frère Buil mais l'excès soudain de lumière empêche celui-ci de bien voir.
 L'homme s'avance vers lui et lui dit :
 « Ami, fais ta besogne. »
 Puis il l'embrasse avant de s'avancer vers la foule qui réclame sa mort.
 Des bras se tendent, des mains s'ouvrent et se ferment, on se presse, on se bouscule dans un grand brouhaha.
 Bientôt, l'homme a disparu.
 Frère Buil demeure seul à l'écart de la foule. Personne ne fait attention à lui.
 Enfin, la foule reflue.
 La place écrasée de soleil est nue.
 La façade du palais de l'Inquisition devient floue dans la lumière blanche.
 Pas un bruit.
 Rien qu'un grand éclat blanc qui oblige frère Buil à fermer les yeux.
 Etreint par le sentiment de son infinie solitude, frère Buil s'éveille.
 Frère Buil écarquille les yeux dans l'obscurité.
 Tout autour de lui, des ténèbres impénétrables.

Un grand silence règne partout.

Frère Buil se croit devenu sourd. Son propre souffle paraît si lointain ! Il semble planer sous les voûtes muettes, très loin au-dessus de lui.

Entre les murs de la cathédrale de Tolède, l'air immobile est glacé.

Une odeur de salpêtre humide imprègne le pilier auquel frère Buil s'est adossé dans son sommeil.

Combien de temps a-t-il dormi ?

Il fait nuit noire.

Combien d'heures encore avant l'aube ?

Que cette nuit est longue à mourir ! Le soleil se lèvera-t-il jamais ?

Frère Buil est tout transi.

Le sang a déserté ses membres glacés. Il ne sent plus ni ses mains ni ses pieds. Toutes ses articulations lui font mal. Ses coudes et ses poignets sont pris dans un étau. Un carcan enserme sa nuque à la base de son crâne. Il a l'échine rompue.

Que la pierre est dure sous ses genoux insensibles !

Prenant appui sur un prie-Dieu, frère Buil se dresse péniblement sur ses jambes. Ses genoux craquent.

Ses jambes manquent se dérober sous lui. Il est pris de vertige.

Frère Buil s'appuie un moment sur le prie-Dieu avant de s'éloigner.

Il titube un peu.

Le sang affluant vers ses membres gourds creuse dans tout son corps une plaie aux ramifications sans cesse plus nombreuses.

Frère Buil avance péniblement le long de la travée centrale. Dans la cathédrale déserte le frottement de ses sandales sur les dalles de pierre résonne longuement.

Chaque pas lui arrache un gémissement de souffrance.

Son souffle se précipite, ses yeux sont traversés d'éclairs.

D'un geste machinal, il agite une main devant son visage pour disperser cet essaim de lucioles.

De l'autre il se raccroche à un banc puis au suivant.

Il se traîne ainsi jusque sur le parvis de la cathédrale.

Il fait nuit noire.

Aucune étoile ne brille dans le ciel.

Seule une vague lueur rouge, de l'autre côté de la place nue, luit au travers d'une arcade.

Une prostituée tend ses mains au-dessus d'un brasero.

Frère Buil ne s'arrête pas pour se réchauffer auprès d'elle. Il continue de

claudiquer.

Elle le regarde s'éloigner. Ses yeux sont brillants, leur pupille dilatée par la belladone.

Ses mains rougies semblent éclairées de l'intérieur. Elle se tient bien droite près du brasero, les bras tendus devant elle au-dessus du foyer.

Après la brève chaleur des braises, frère Buil retrouve la nuit froide. Il s'engage dans une ruelle, puis dans une autre.

Le frottement de ses sandales résonne longuement entre les façades de plus en plus rapprochées.

Quel silence partout !

Frère Buil est seul.

Il se traîne pas à pas le long des ruelles glacées.

Bientôt, les ruelles sont si étroites que ses pas ne réveillent plus aucun écho.

Tolède dort.

Ses cours et ses places, dans leur solitude, paraissent plus vastes qu'elles ne sont. Dans la nuit, ce sont des étendues immenses, infranchissables.

Devant le palais de l'Inquisition, un homme dort. Sa pique gît sur le pavé à côté de lui.

Frère Buil s'approche et pose la main sur son épaule.

L'homme s'éveille en sursaut.

Il écarquille des yeux hébétés dans l'obscurité.

« Tu me reconnais ?

— ... Vous êtes frère Buil. Le Grand Inquisiteur m'a prévenu.

— Et tu n'as pas eu la force de veiller ? »

L'homme ne sait que répondre. Il n'ose pas ramasser sa pique tombée à terre.

« Demeure ici et veille. Je connais le chemin. »

Frère Buil s'enfonce dans la nuit d'un porche.

L'homme ramasse sa pique et l'appuie contre le mur derrière lui. Le fer heurté tinte brièvement.

L'homme jette un regard par-dessus son épaule.

Dans l'obscurité, on ne voit rien qu'une étroite bouche d'ombre et une ombre tassée qui s'éloigne.

De temps en temps, de petits morceaux de lumière argentée apparaissent dans la nuit, froids comme l'émail. Puis ils retournent au néant.

En tendant l'oreille, l'homme devine le clapotis des fontaines.

Le gravier d'une allée crisse sous les pieds de frère Buil.

Un silence – puis un frottement de sandales résonne le long du déambulatoire.

A chaque fois que frère Buil passe derrière une arcade, l'homme tend l'oreille.

Enfin, le silence.

L'homme s'accroupit au pied du mur, les bras passés autour de sa pique.

Avant de s'endormir, il entend encore le lointain grincement d'une porte sur ses gonds.

Puis même ce bruit cesse.

Un silence sans fond a englouti la chapelle du palais de l'Inquisition. Il y fait très sombre.

A tâtons, frère Buil s'engage dans la travée centrale.

Sa jambe heurte un prie-Dieu.

Frère Buil s'immobilise. Un grand fracas tournoie autour de sa tête.

Que ce bruit est long à mourir ! On doit l'entendre à des centaines de mètres alentour.

Certainement, il doit résonner dans toute la ville endormie, le long des ruelles désertes, dans les cours où les chiens dorment et jusque dans la cellule de Torquemada.

Mais personne ne vient.

Frère Buil est seul.

Une violente douleur enserre son genou et le broie. Des larmes brûlent ses yeux.

Frère Buil ne redresse pas le prie-Dieu.

Il reste debout au sein des ténèbres.

Il essaie de lever les bras vers les voûtes invisibles. C'est comme si on les lui arrachait.

Il laisse tomber sa tête sur sa poitrine.

Il essaie de prier.

Des paroles muettes franchissent ses lèvres fermées.

Ces lèvres qui remuent sans produire un seul son, sont-elles les siennes ?

Que disent-elles ?

Un sourire glacé brouille leur image et couvre les mots qu'elles prononcent.

Frère Buil tressaille.

Une sueur refroidie imprègne sa robe de bure. Sous ses pans alourdis, un souffle glacial s'insinue par instants.

Frère Buil frissonne.

Il fait si froid sous les voûtes muettes !
 Frère Buil tremble de tous ses membres et grince des dents.
 Mais il ne part pas encore.
 Ses mains s'écrasant l'une l'autre, il supplie Dieu de faire entendre Sa volonté.
 Mais ici aussi, Dieu demeure muet.
 Frère Buil est seul.
 Il se laisse tomber sur un banc.
 Il laisse le froid et le silence l'engloutir.
 Quand frère Buil se réveille, une tache d'humidité luit vaguement au faite du pilier nord-est de la chapelle. On distingue la silhouette laiteuse d'un grand crucifix au-dessus de l'autel.
 Au travers d'un éclat de vitrail incolore, le ciel a pâli. Un reflet mauve nimbe le liseré de plomb autour de cette écaille livide enchâssée dans les ténèbres.
 Frère Buil secoue la tête.
 Il passe la main devant ses yeux puis sur son crâne rasé où quelques poils durs crissent avant de se redresser.
 Frère Buil regarde l'unique éclat de vitrail couleur de cendre. Il tourne la tête d'un côté, de l'autre.
 Il tend l'oreille.
 On entend des chocs sourds en provenance du dehors.
 Tantôt ils sont réguliers, tantôt leur cadence se brouille, entrecoupée de grincements et de clameurs vagues. Quelque chose de dur et de tendre à la fois sonne creux sous un lointain fracas de métal.
 A peine audible, le hennissement d'un cheval.
 Des cris, de grands ahans.
 Un raclement, une longue modulation dont les stridulations s'accroissent, l'un d'une voix de basse, l'autre suraiguë, l'un rauque et bref, l'autre qui finit en ululement interminable.
 Un répons profane.
 Des coups de masse sur quelque chose qui sonne comme la pierre.
 Parfois, la rumeur vague.
 Elle s'éloigne, se rapproche, faiblit à nouveau avant de devenir grondement.
 Une multitude de rythmes se mêlent et ce qui parvient à frère Buil au travers des murs enténébrés, c'est l'écho assourdi d'une grande cacophonie.
 Frère Buil est tout à fait réveillé, maintenant.
 Il se dresse péniblement sur ses jambes et se dirige vers la porte de la

chapelle.

D'abord il titube mais bientôt son pas se fait plus assuré.

Il résonne sec et rapide sous la voûte du déambulatoire.

C'est à peine s'il se ralentit lorsque frère Buil s'engage dans une allée de gravier.

Dans le jardin, Frère Buil ne jette pas un regard aux fontaines dont le ruissellement répand à son passage une fraîcheur humide.

Il remarque à peine que la dernière étoile a disparu du ciel. Déjà, le ciel laisse deviner comme un frémissement de lumière au-dessus de l'aile orientale du palais de l'Inquisition.

Enfin, frère Buil fait halte pour reprendre son souffle.

Sur la place, de l'autre côté du porche par lequel il est entré, un grand labeur est en cours.

Des silhouettes confuses vont et viennent, s'interpellent, jurent, donnent de la voix, crient des injures et des encouragements.

C'est un grand charroi de bois, de fagots et de paille dans la confusion des chevaux qui renâclent ou cherchent à se mordre pendant que leurs guides en viennent aux mains.

Déjà, quelques poteaux dressent vers le ciel indistinct leur poutre d'ombre. Des groupes d'hommes attelés ainsi que des ânes à de longues cordes en érigent d'autres en poussant de grands ahans à chaque traction.

Un peu plus loin, ils montent une vaste estrade étagée contre les façades bordant la place. Au-dessus d'eux, un grand dais doré se déploie soudain dans la lueur des braseros et c'est comme l'envol de l'aube effrayée par le fracas des marteaux et des maillets.

Au centre de la place brûle un grand feu autour duquel quelques ombres rougies s'affairent.

Un roulier abandonne sa charrette et s'approche de ce brasier. On lui tend un bol fumant qu'il boit d'un seul trait. Il rit un peu, fait de grands gestes, puis retourne entasser des fagots au pied d'un poteau nu.

Une odeur de poisson bouilli flotte sur toute la place, se répand dans les ruelles alentour et jusque dans la cour intérieure du palais de l'Inquisition.

Frère Buil réprime un haut-le-cœur.

Il fait demi-tour.

De nouveau ses sandales font résonner le déambulatoire de claquements précipités.

Frère Buil se hâte vers une porte basse grillée de fer.

Il l'ouvre et, tournant le dos au jour qui se lève, s'enfonce à nouveau dans

la nuit.

Il descend à tâtons des escaliers abrupts, en gravit d'autres, franchit tant de marches qu'il en perd le compte.

Et toujours il se hâte.

Il parcourt de longs couloirs à peine éclairés par de vagues mèches fumantes desquelles un peu d'huile goutte de temps à autre sur la dalle nue.

De part et d'autre de ces couloirs, des rangées de portes trouées d'un étroit judas.

D'abord, frère Buil colle son œil contre ce judas et tente de percevoir la nuit salpêtrée des cellules. Mais bientôt il se contente d'en approcher son oreille.

Il entend parfois une plainte, des sanglots, de longues litanies de terreur.

Ici, un bruit de succion rythmique qui devient de plus en plus frénétique.

Puis un gémissement, et un bref sanglot.

Là, des paroles sans suite.

Mais le plus souvent, le silence.

Frère Buil ne s'arrête pas. Il s'enfonce toujours plus avant sous terre, va d'une cellule à l'autre, colle son oreille à chaque porte et tente de discerner dans la respiration oppressée qui siffle de l'autre côté du judas...

... un indice de la volonté de Dieu.

Mais Dieu demeure muet et frère Buil parvient à la dernière cellule sans avoir trouvé ce qu'il cherche.

Derrière la grille du judas, deux yeux blancs luisent dans la pénombre.

Frère Buil s'immobilise.

Un homme est là qui le regarde.

Dans l'obscurité, frère Buil ne parvient pas à distinguer son visage.

Il lui rend son regard.

L'homme n'a aucune réaction.

Ses yeux sans paupières sont tournés fixement vers frère Buil.

Frère Buil n'y tient plus :

« Eh toi ! Que regardes-tu par ce judas ?

– Rien. Ne vois-tu pas que je suis aveugle ?

– Que fais-tu là, alors ?

– Je t'attendais. Tu as été bien long à venir.

– Es-tu si pressé qu'on vienne te chercher ? Mais tu te trompes, je ne suis pas celui qui t'emmènera tout à l'heure.

– Aussi n'est-ce pas lui que j'attendais.

– Qui donc, alors ?

- Je te l’ai dit. N’es-tu pas frère Buil ?
- Tu connais mon nom ?
- Est-ce que je ne viens pas de te le prouver ?
- Qui t’a dit que je viendrais ?
- Personne. Je le savais, voilà tout.
- Tiens ! Et que sais-tu encore ?
- Ce que je sais ? Comment cela ?
- Mais de moi, par exemple !
- Veux-tu vraiment le savoir ?
- Je t’écoute.
- Je sais tout de toi.
- Ce que tu dis n’a pas de sens !
- Crois-tu ? Ecoute : Qui veut sauver sa vie la perdra, mais celui qui perd sa vie à cause de moi, celui-là la sauvera. Ces paroles ne sont-elles pas depuis trois ans comme un caillou dans ta chaussure ?
- Pauvre fou ! Tu te prends pour le Christ ?
- C’est toi qui le dis. Mais écoute encore : Ce que vous faites au plus petit d’entre les miens, c’est à moi que vous le faites. Ne connais-tu pas ces paroles ? Ne troublent-elles pas ton sommeil depuis que tu fais partie du Conseil ?
- Depuis que je fais partie du Conseil ! Comment le sais-tu ?
- Je le sais.
- Comme tu voudras. Dis-moi au moins qui tu es ! Pourquoi es-tu ici ?
- Qui sait pour quoi il est ici ? Peux-tu me le dire ?
- Ne joue pas sur les mots ! Tu as bien commis un crime ! Es-tu juif ? Es-tu relaps ? T’es-tu livré à la sorcellerie ? As-tu blasphémé le nom du Seigneur ? Qu’as-tu fait ?
- Avant de me traîner ici, on a dit que j’avais troublé le bon déroulement d’un autodafé.
- Tu t’es interposé entre la Très Sainte Inquisition et son œuvre ? Quelle folie ! Ignorais-tu que c’est là crime sacrilège ?
- Je le savais.
- Pourquoi as-tu fait cela, alors ?
- Je ne sais pas.
- Te repens-tu, au moins ?
- Tout le monde se repent, ici.
- Voilà que tu joues encore sur les mots ! N’as-tu donc aucune idée de ce qui t’attends ?
- Rien d’autre que ce que j’ai déjà souffert ici. Ici, chaque jour qui se lève

au-dehors est une nouvelle agonie qui commence dans une nuit éternelle.

– Oublies-tu l'Enfer ?

– Comment le pourrais-je ? N'y suis-je pas ?

– Voici maintenant que tu blasphèmes ! Que Dieu ait pitié de toi !

– Qu'Il ait pitié de nous tous ! Et de toi aussi, frère Buil ! Cette nuit n'est-elle pas aussi la tienne ?

– Tais-toi ! Tu ne sais pas ce que tu dis !

– Je le sais très bien, au contraire. Et tu le sais aussi.

– Tu mens ! Tu mens depuis le début ! Il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que tu m'as dit ! Même le crime dont tu t'accuses n'est pas celui dont tu es coupable !

– Je n'ai dit que la vérité.

– Mensonge ! Apprends que j'ai moi-même rédigé les tablettes sous la dictée de Torquemada le Suprême ! Repens-toi pendant qu'il est encore temps ! Le jour se lève déjà et bientôt tout sera prêt pour l'autodafé !

– Si ce n'est pas celui que j'ai dit, quel est mon crime, alors ?

– C'est à toi de me le dire !

– Je te l'ai dit et tu m'as traité de menteur. Faut-il que je mente pour que tu me croies ?

– Sophisme ! Mensonge encore ! Blasphème ! Crois-tu que le Suprême puisse se tromper ?

– Peut-être a-t-il été trompé ? Ou peut-être est-ce toi qu'on a trompé, frère Buil ?

– Peut-être ton esprit est-il troublé par le Malin, pauvre fou !

– Peut-être, qui sait ? Il y a si longtemps que je suis ici !

– Combien de temps ?

– Je ne sais pas.

– Tu ne sais pas ? Pourquoi mentir ?

– Et toi, pourquoi me traites-tu de menteur ? Ne sais-tu pas qu'ici chaque jour est semblable au précédent ? Que c'est chaque jour la même éternelle souffrance ?

– Sais-tu au moins qui tu es ?

– Je suis qui je suis.

– Cesse de jouer avec les mots ! L'heure est proche ! Quel est ton nom ?

– Je ne sais plus.

– Que sais-tu, à la fin ?

– Je sais qui tu es.

– Vraiment ! Si comme tu le prétends tu sais qui je suis, tu dois savoir également

pourquoi je suis ici ?

– Je sais l'épreuve qu'on t'a imposée, en effet.

– Ainsi, tu sais quelle est la coupe qui m'a été réservée ?

– Oui. As-tu choisi ? Sais-tu déjà lequel d'entre nous qui sommes ici vivra ce soir ? Ou bien as-tu décidé d'être vertueux comme Pilate ?

– Tu oses te moquer de moi ? Sache que je peux d'un seul mot prononcer ton élargissement ou ta condamnation !

– Fou que tu es ! On m'a arraché les paupières mais c'est toi l'aveugle ! Que te sert de tenir ma vie entre tes mains si tu n'es pas maître de la tienne ? Es-tu bien assuré qu'en ce moment même on ne prononce pas ta propre condamnation ? Crois-tu que ton sort soit plus enviable que le mien qui dépend de ta décision ? Sais-tu si le choix que tu feras ne signifiera pas ta propre perte ?

– Que dois-je faire, selon toi ? Je suis curieux de l'entendre de ta bouche. Est-ce toi qui dois être gracié cette année ?

– Je n'ai pas dit cela.

– Que dois-je faire, alors ?

– Peut-être n'est-il rien que tu puisses faire ?

– Est-ce là toute l'aide que tu peux m'apporter, toi qui prétends tout savoir de moi ?

– La croix qui est la tienne, nul ne peut t'aider à la porter. Tu dois choisir seul. N'est-ce pas là l'épreuve qui t'a été imposée ?

– Pauvre fou ! Tu cherches à me faire peur ! Mais tu es ici, prisonnier, et moi, je vais sans entrave. Où je décide d'aller je vais. D'ailleurs, tout ceci ne me concerne pas.

– Est-ce là ta réponse, frère Buil ?

– Épargne des forces dont tu auras bientôt besoin ! Je m'en vais ! » Un bruit de pas. L'homme colle sa bouche contre le judas :

« Va, frère Buil ! Va ton chemin ! Mais n'oublie pas mes paroles : avant que le soleil ne se soit couché, nous saurons tous deux ce que Dieu nous réserve !

– Pauvre fou ! Crois-tu me faire peur ? Que Dieu ait pitié de toi !

– Et de toi, frère Buil ! »

Avant que le bruit des pas de frère Buil s'éteigne tout à fait, l'homme crie encore :

« Souviens-toi : tu te crois libre et je me sais prisonnier, mais nous sommes semblables, toi et moi ! »

Seul lui répond le silence.

L'homme est seul.

Il lâche les montants de la porte et s'affale sur le sol.

Il rampe péniblement jusqu'à un angle de sa cellule.

Là, il bascule à grand peine son corps sur la paillasse humide.

Il saisit à deux mains une de ses jambes restée sur la dalle humide et la tire à lui.

Une lame de souffrance le cloue au sol.

Dieu ! Que ses chevilles broyées lui font mal !

Que ses genoux désossés lui font mal !

Que les muscles de ses épaules déchirées lui font mal !

Ses bras se replient d'eux-mêmes derrière son dos où ses mains se joignent.

Un étau de douleur enserme ses poignets.

C'est comme un lien trop serré autour de ses mains.

Ne le hisse-t-on pas au bout de cette corde jusqu'à ce que ses pieds ne touchent plus terre ?

Un grand poids est accroché à ses chevilles et le tire vers le sol.

Son propre poids, à lui, lui déchire les épaules. C'est comme si on lui arrachait les bras.

Ses poignets, il ne les sent plus.

Soudain la corde n'offre plus aucune résistance.

La poulie bien huilée gémit à peine.

Entraîné par les poids accrochés à ses chevilles, l'homme s'écrase sur le sol depuis une hauteur infinie.

Il hurle.

De cellule en cellule, ce hurlement est repris par des gorges brisées. Elles sont des dizaines.

Une grande terreur balaie le couloir, frappe aux portes borgnes et colle son œil contre les judas.

Dieu ! Cette abomination n'aura-t-elle pas de fin ?

Peu à peu, le chaos s'apaise pourtant.

Quelques plaintes terrifiées.

Le hurlement de souffrance de l'homme s'est mué en sanglot.

Il n'a pas de larmes.

Il fait rouler son corps sur le côté et ses yeux secs se tournent vers le judas.

Dans sa cellule et de l'autre côté de la porte, un grand silence.

Tout est silence.

L'homme murmure une prière muette.

Aucun son ne franchit ses lèvres à vif.
 Le bruit de sa propre respiration semble planer très loin au-dessus de lui. On l'entend à peine.
 Dieu ! Que ce silence est écrasant !
 L'homme se force à prier encore.
 Seul le silence répond à ses prières.
 De longues heures passent sans un mot.
 Ses yeux morts tournés vers le judas, l'homme attend.
 Il attend plusieurs heures.
 Le temps passe, muet.
 Silence.
 Soudain, l'homme tressaille.
 N'est-ce pas l'écho d'une grande rumeur qui lui parvient ?
 Au-dessus de lui, des bruits de pas, des bousculades, le bruit d'objets lourds que l'on traîne, un cri parfois.
 L'homme se redresse sur ses coudes.
 Bientôt, des portes grincent sur leurs gonds jusque dans le couloir où se trouve sa propre cellule.
 Un grondement multiple.
 Un nombreux martèlement.
 Pas un mot.
 L'homme se laisse retomber sur sa paille.
 Il attend.
 Enfin, la porte de sa cellule s'ouvre.
 On le saisit aux aisselles et on le traîne dehors.
 A chaque marche, ses chevilles insensibles butent contre la pierre.
 Puis un vaste souffle.
 Le frottement de ses pieds sous une voûte sonore.
 Le sillon que ses pieds creusent dans l'épaisseur du gravier.
 Le soleil sur sa peau.
 Un clapotis repris en écho, des brouillards éphémères.
 Le soleil.
 Une bouche d'ombre fraîche.
 Puis une grande lueur, la fournaise après des années de froid et d'obscurité, les clameurs d'une foule qui réclame sa mort.
 L'homme devine la multitude, tourne sa tête de tous côtés.
 Mais tout ce qu'il voit, c'est une grande lueur.
 Maintenant fatigué de le porter, on le traîne à bout de bras.

Ses reins tressautent sur des débris de bois qui tintent creux.
 Le soleil brûle sa face.
 Et toujours ce piétinement confus qui le précède.
 Cet énorme mille-pattes qui le devance dans un grand raclement de tambour.
 Ce tonnerre mat.
 Ce froissement d'hommes.
 L'homme redresse sa tête sur sa nuque.
 Il croit deviner des visages flous, des faces hurlantes, des silences terribles, des regards.
 Alors il tente de les fixer alors qu'on le traîne toujours.
 Et ceux qui croient qu'il les regarde redoublent d'injures.
 On lui crache au visage.
 L'homme enfonce son menton dans le soleil.
 Au-dessus de lui un gigantesque drap de feu figure le ciel.
 Il tend ses orbites vers cet embrasement qui chatoie dans la brise.
 Des claquements comme de linge pendu à une fenêtre.
 Ici, la haine est moins furieuse.
 Le tournoiement des conversations entrelacées.
 Sous le dais royal, Ferdinand et Isabelle la Catholique tendent l'oreille pour saisir les paroles du Grand Inquisiteur malgré le grondement tournant de la multitude.
 Torquemada se tait soudain.
 Il se tourne vers frère Buil assis à sa droite.
 Il lui désigne quelque chose en bas. Il sourit. La rumeur de la foule couvre ses paroles.
 Frère Buil suit du regard la direction qu'indique le doigt maigre cerclé d'un feu blanc.
 Le reflet de l'anneau d'argent sur le coin de son œil l'empêche d'abord de bien voir ce qu'on veut qu'il voie.
 C'est un homme.
 Le dernier de la longue file des condamnés.
 Un de ceux qu'il n'a pas sauvés.
 Frère Buil voit mieux, maintenant.
 C'est un moine comme lui.
 C'est...
 Frère Buil se dresse et se met à hurler.
 Toujours hurlant il se tourne vers Torquemada.

Les lèvres du Grand Inquisiteur remuent sans produire un seul son.
 Le hurlement de frère Buil a fait le silence sous le dais royal. Les courtisans
 glissent un œil derrière leur éventail. Leur regard posé sur frère Buil est
 attentif. Ils observent la réaction du couple royal.
 Ferdinand et Isabelle ont eu un geste de recul.
 Torquemada les tranquillise d'un sourire.
 Il continue de sourire alors qu'il se retourne vers frère Buil.
 Mon Dieu ! Que ce sourire est glacé !
 Il exprime une compassion presque inhumaine.
 Un éclair d'argent.
 On se jette sur frère Buil.
 On le jette à bas de l'estrade.
 Des bras se tendent, des mains s'ouvrent et se ferment.
 Des coups anonymes.
 Des ongles lacèrent un visage.
 Lorsqu'on arrache enfin frère Buil à la foule qui réclame sa mort, il n'a plus
 de paupières.
 Le sang inonde son visage et l'aveugle.
 Un grand feu devant ses yeux.
 Tout son corps une torche hurlante.
 Il s'évanouit, on l'emmène.
 Lorsque frère Buil se réveille, la paille sous lui est poissée de sang et de
 salive.
 C'est la nuit.
 Le froid, le silence.
 L'odeur lourde du salpêtre.
 Frère Buil ne hurle pas sa terreur.
 Il se laisse aller sur le dos.
 Ses yeux sans paupières sont tournés vers le plafond de la cellule.
 Alors frère Buil imagine qu'avec ses mains sans ongles il perce ce couvercle
 obscur qui l'écrase.
 Sans cesser de creuser, il traverse une cellule semblable à la sienne.
 Une autre.
 Semblable à la sienne.
 Au-dessus, c'est la chapelle du palais de l'Inquisition.
 Quelques pas vers la droite.
 Voici le terme du chemin de croix, la quatorzième station.
 La mise au tombeau.

Joseph d'Arimathie recouvre un corps d'un linceul clair.
La grotte semble illuminée par cette blancheur.
Au-dehors, deux ombres observent la scène. Sans doute Marie de Magdala
et Marie mère de Joset qui bientôt trouveront le tombeau vide.
Frère Buil voit tout cela de très loin, il le distingue à peine.
Ses lèvres ensanglantées remuent silencieusement.
Il gémit, à demi inconscient.
Il croit entendre un coq chanter.
Et toujours cette ombre attachée à ses pas, qui le suit de ruelle en ruelle, de
place et place et jusque devant la façade nue du palais de l'Inquisition où
Torquemada veille sur Tolède endormie.